

## Arborescences intérieures

Christiane Léaud

Volume 22, Number 5 (131), September–October 1980

Écrivains d'une génération

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29908ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Léaud, C. (1980). Arborescences intérieures. *Liberté*, 22(5), 54–60.

# *Arborescences intérieures*

CHRISTIANE LÉAUD

*Ainsi je vibre et tremble tout au long de mon axe  
Avide en bas  
Ivre en haut  
Folle partout.*

Regard dilaté  
Ecartelé douloureusement de celui qui veut ramener  
au centre de la pupille les ruisseaux lumineux qui  
restent encore dans le cercle d'ombre que l'oeil n'em-  
brassera jamais, derrière la tête.

Enflures de rêveries sur tous les grains du corps.  
Gonflées de ces bruissements à dire,  
Venus toujours par derrière,  
En surprise,  
D'une épaule à l'autre,  
Sans que jamais la tête puisse se tourner à temps.  
Dérèglement du cou.  
Puis le regard brutalement se cloue, par la vitre, au  
tilleul impassible.

L'instant vrai.  
La grille s'offrait alors.  
Ah ! la clairière !  
Le rocher lavé verdissait jusqu'à la source.  
J'écartais de mon front les feuilles incandescentes.  
Je me suis éprise, irrémédiablement, de ces aurores  
intérieures.

L'Innommable est sans saison.  
Tige des coeurs vivants.

L'errance toujours... Mon regard franchit les sables  
et meurt sur un horizon ironique qui me lie dans  
son cercle.

J'ai ouvert mes yeux  
sur un ciel désertique...

Sur un vent invisible  
La lumière a varié...

Un voile transparent  
Prend la couleur  
De tous les sons  
De la musique...

La mer est devenue  
Paisible comme un cloître.

Sentir en moi renaître la dansable pour  
un mur éclatant qui fit croire à l'été...

## LA SECONDE

Le plus douloureux pour moi, parfois : sentir que dans son regard fixe posé sur moi, il la voyait courir sur la verticale de mon corps, grandir à longs pas dansants, me traverser comme un navire, royale, puis se lover dans ma forme.

## LA MORT ROUGE

Quand je serai pourpre,  
sous mon front, tu te feras creuse,  
butte de terre tressée d'ajoncs penchés.

Ses fins poignets cassés en coupe de chandelier portaient haut le plateau sur lequel elle m'offrait figues et citrons, ses prunelles attachées à l'oeil de mon front pour garder l'équilibre des gestes lents et du cher sourire inchangé.

Tes cils ont l'éveil tendre  
Des rameaux noirs après la pluie,  
Emerveillable.  
Et tes lentes mains  
Dénouent ta taille,  
Opalescente,  
Ma désirable.  
Ton front-langueur silencieux blanchit  
A trop aspirer la lumière.  
Je te regarde et te regarde  
Avec cette attente désarmée  
Qui veut bercer tes eaux défaites.

Couleur des chemins tièdes, ta main dessine le vent.  
Mime l'espace d'un portrait irréel. S'ouvre sur des  
surfaces ignorées. Penché sur ma fièvre, aimé, qui que  
tu sois, je te consumerai.

Tu revivras alors en moi, danseuse bleue grandie  
de tes doigts. Souple jet d'eau contre le crépuscule.

Insensiblement, le front a débordé la page, parce  
qu'insensiblement les roseaux ont étiré leurs feuil-  
lets. Comment a-t-on perçu que midi, en son centre  
exact, venait de prendre place ?

Dans l'air statuaire, les pelures pétillent.

Le silence craque.

Les jointures se rident.

Une guêpe respire au creux d'un anneau.

L'aigrette pointée, archer menuisé, tourne déjà dos  
au souffle attendu... pressenti ?

Quelle tension soutient l'air arc-bouté ?

La saison change  
qui connut ton enfance  
lent déploiement de renaissance.  
l'oeil suit la main  
vers la hauteur.  
premier matin après l'adolescence  
l'arbre t'attire hors de toi-même  
en lui où tu n'es plus  
où tu revis.  
dernière veille à ton enfance  
premier matin... c'est bien cela.  
ah ! trembler devant l'autre  
vouloir connaître enfin  
l'été de mer exaspérant.

Puissant dans sa couleur, mais transparent de fragilité sur sa tige, sa résistance au vent, le savez-vous, est étonnante.

Un coquelicot seul s'est gravé dans l'argile de ma tempe.